

plaisirs que l'opulence seule peut procurer; lorsqu'une ambition avide non pas de gloire, mais de profit, sont les passions dominantes? Si un Roi, ou un ministre, est animé de l'esprit public, où trouvera-t-il parmi des hommes ainsi disposés les instruments nécessaires à la grandeur de ses desseins; ou plutôt quels obstacles ne rencontrera-t-il pas dans l'opposition continuelle de l'intérêt public? Mais si au contraire, une cour penche vers la tyrannie, combien cette manière de penser ne facilitera-t-elle point ses projets odieux? Comment des hommes avec des cœurs éternués par la mollesse et les délices du luxe, montreront-ils assez de vigueur pour lui résister? La plupart ne languiront-ils pas avec indifférence dans les fers d'une honteuse servitude, qu'ils regarderont comme leur état naturel, comme celui, où les désirs extravagants et insatiables de leurs besoins artificiels seront les plus satisfaisants aux dépens d'un bon maître, ou au prix du sang et des sueurs d'un peuple esclave et misérable? Lorsque tout sentiment de la vertu publique est ainsi éteint, la corruption, l'avarice, ou les manœuvres opposées des différentes factions de la cour pour se détruire réciproquement ne suffisent-elles pas pour ruiner les armées et les flottes, sans même que l'ennemi y contribue, et pour sacrifier l'indépendance de la nation à l'étranger, après qu'elle a sacrifié sa liberté à un Roi? Vous comprîtes bien que tous ces maux sont une suite nécessaire de ce luxe que certains raisonneurs modernes regardent, dit-on, comme le plus grand bien d'un état. Le tems fera voir que leurs principes sont pernicieux à la société et pernicieux au gouvernement, et que les vôtres, avec des adoucissements qui les rendent plus praticables dans la situation actuelle de votre patrie, sont sages, salutaires et méritent la reconnaissance générale de toute l'humanité. Mais de crainte que vous ne pensiez par cet éloge qu'il y a des flatteurs dans l'Elysée comme sur la terre, souffrez que je gémissé sur vos erreurs avec la tendre compassion de l'amitié: comment un homme si supérieur à toutes les autres folies des mortels a-t-il pu donner dans les rêveries

d'une visionnaire enthousiaste? C'était une chose bien étrange de voir les deux grandes lumières de la France, vous et l'Evêque de Meaux, disputer publiquement si une folle était une *Hérétique* ou une *Sainte*.

FÉNELON.

J'avoue ma faiblesse et le ridicule de cette dispute; mais l'ardeur de votre imagination ne vous a-t-elle pas aussi jeté dans le pays des chimères au sujet de l'*amour divin*, dont vous avez parlé d'une manière inintelligible, et sans y rien comprendre vous même.

PLATON.

J'en sentais plus que je n'en pouvais exprimer.

FÉNELON.

J'éprouvais aussi des impressions aussi fortes et aussi vives que les vôtres; mais nous aurions tous deux mieux fait d'éviter ces sujets, où le sentiment prenait la place de la raison.

—ooo—

De la mauvaise humeur.

La mauvaise humeur est le démon fatal qui, sous le nom de mauvaise disposition de l'esprit, a su prendre dans la société un empire despotique. C'est un mal qu'on ne peut nier; mais il n'est pas permis de s'y soumettre. Un auteur moderne a conseillé au poète d'utiliser cette disposition de son esprit comme le statuaire fait du marbre qu'il façonne. Pourquoi ne pas appliquer à l'homme en général ce conseil adressé au poète? La véritable hygiène n'est-elle pas aussi une œuvre d'art? On devrait au moins essayer de l'élever à cette hauteur. Peut-être alors l'art d'embellir la vie deviendrait-il celui de la prolonger, comme il le fut chez les Grecs. Lavater a écrit un discours moral contre la mauvaise humeur. C'est un sujet qui pourrait convenir à un médecin. Personne ne peut se défendre de la tristesse; mais tout le monde peut se débarrasser de la mauvaise humeur. Dans la première, il y a encore un certain charme: il y a de la poésie; mais la mauvaise humeur n'a aucune espèce d'attrait, c'est la prose vulgaire de la vie, c'est la sœur de l'ennui et de la paresse, cette empoisonneuse qui amène la mort. On

peut dire avec raison que la mauvaise humeur est un péché contre le Saint-Esprit dans l'homme. Où prend-elle sa source? D'abord dans l'*habitude*, "nourrice de l'homme" et de ses vices. Si, dès l'enfance, si nous étions accoutumés à ne demeurer jamais dans l'oisiveté, mais à consacrer chaque heure qui nous reste après des travaux sérieux à des travaux agréables, jusqu'au moment où le doux sommeil viendrait nous apporter du repos et des rêves tranquilles, jamais, alors, nous ne serions mal disposés. Si, dès l'enfance, nous étions accoutumés à ne passer jamais au lit les belles heures du matin, nous ne connaîtrions pas cette indolence morose que produit généralement la sensation désagréable d'un réveil tardif. Si, dès l'enfance, nous étions habitués à voir tout en ordre autour de nous, bien certainement, par une disposition harmonieuse de l'âme, cet ordre extérieur se réfléchirait au dedans de nous-mêmes. Dans une chambre bien tenue, l'âme éprouve une sorte de bien-être. Mais, dans l'art de se préserver de la mauvaise humeur, l'important est de saisir le moment opportun. L'homme ne peut pas être toujours disposé à tout; mais il a toujours une disposition quelconque. C'est ce qu'il ne faut jamais perdre de vue; on ne doit pas oublier que le changement, la variété, est une des lois qui régissent le monde. La solitude rend morose; suivant Platon, elle rend opiniâtre. Le commerce du monde peut amener les mêmes effets. Une agréable combinaison de ces deux façons de vivre produira le résultat opposé. Mais le préservatif le plus certain contre la mauvaise humeur, c'est la Religion, c'est la vraie connaissance de l'Amour qui nous accompagne et guide nos pas. Un esprit ouvert à tout ce qui est bon n'a pas de peine à supporter ce qui est mauvais. Et si quelqu'un était assez malheureux pour apporter en ce triste monde la mauvaise humeur en partage, comme le privilège d'une nature mal organisée, qu'il se garde bien de se croire sage, ainsi qu'il arrive trop souvent; mais qu'il se considère comme un être malade, et que, pour se délivrer de son tourment, il ne dédaigne pas les remèdes les plus amers.—X.